

Le poids, le bruit, les images

Une semaine de vacances de Christine Angot, Flammarion,
138 p.

Valérie Lebrun

Numéro 243, hiver 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68472ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lebrun, V. (2013). Compte rendu de [Le poids, le bruit, les images / *Une semaine de vacances* de Christine Angot, Flammarion, 138 p.] *Spirale*, (243), 72–74.

directions, à l'image de la végétation de l'île qu'il décrit à foison et dont il épouse lui-même la vitalité tournoyante — un véritable « *hosanna de vie* », pour ne citer qu'un de ses bijoux d'expression. Comme celle du protagoniste, c'est une « *écriture d'air et de matières* » qui réalise le programme de toute phénoménologie authentique — *aller aux choses mêmes* —, là même où la plupart

des philosophes échouent lamentablement, faute de compter avec le génie de la langue qui, seul, dans son déploiement fouisseur, permet de mettre à nu les fondements de l'être et de la vie. « *L'écriture explore, il faut la laisser creuser, aller à ses hasards dans la situation, et être gourmand de ce qu'elle ramène d'inattendu* ». On ne saurait assez dire l'importance de ce récit qui, bien au-

delà de la narration, nous invite à plonger et à remonter jusqu'aux racines de la conscience, à nous confronter au vide originel, à soupeser et soutenir l'impensable initial, à entrer de manière féconde et fidèle en relation avec l'improbable et l'indicible, sachant qu'« *[i]l n'y a de dit signifiant qu'à l'endroit de cette déflagration de conscience que provoque l'impossible à dire* ». ⊕

Le poids, le bruit, les images

ROMAN 

PAR VALÉRIE LEBRUN

UNE SEMAINE DE VACANCES

de Christine Angot

Flammarion, 138 p.

« *J'ai dit que j'allais écrire certaines choses, et je vais le faire. Vous verrez, j'irai jusqu'au bout. Comment je suis devenue folle, vous allez le comprendre, j'espère. Et si ça ne suffit pas, je ferai d'autres livres encore. Plein d'autres. Et à la fin, tous les lecteurs auront compris. Ça me prendra peut-être jusqu'à la mort, mais à la fin vous aurez tous compris comment je suis devenue folle. Tous. Je vous le promets, c'est une promesse.* »

Cette fièvre dans les mots, qui nous avait contaminés, c'est la voix de *L'inceste* (1999) : à force de répéter, de mélanger ce qui n'aurait pas dû l'être et de continuer, page après page, d'y écrire comme *c'est terrible d'être un chien*. Certains ont refusé d'emblée cette langue perfide qui ne semblait que raviver un débat sur le réel, sa part d'indicible et le rôle que devait, ou pas, y tenir l'écrivain. D'autres ont néanmoins su se

laisser heurter ou fasciner par une telle poésie : ne pouvant que reconnaître chez Christine Angot le potentiel d'une voix unique, à la fois solitaire et rassembleuse, qui serait parvenue non seulement à montrer la démesure à l'œuvre, mais à faire de cette démesure la condition même de l'écriture. Si la quête de vérité d'Angot lui a valu les flèches de détracteurs prêts à s'unir pour scanner leur outrance au nom de la sainte littérature, elle nous aura surtout forcé à croire qu'« *écrire n'est pas choisir son récit. Mais plutôt le prendre, dans ses bras, et le mettre tranquillement sur la page, le plus tranquillement possible, le plus tel*



que possible. Tel qu'il se retourne encore dans sa tombe, si sa tombe c'est mon corps [puisque] s'il se retourne encore, c'est que je ne suis pas morte. »

UNE SEMAINE PAS COMME LES AUTRES

Curieusement, *Une semaine de vacances* (2012) s'est imposé dès sa parution chez Flammarion comme un incontournable de la rentrée lit-

sous leur forme la plus intense, pour ne pas dire tragique. Celle qui nous avait habitués à la contradiction, aux amalgames entre homosexualité, inceste et maternité, puis à une certaine courtoisie du réel, nous amène ici complètement ailleurs : aux limites d'une langue cristalline qui ne peut être que la sienne, au cœur d'une histoire qui devient forcément la nôtre et à l'origine même de ce que peut être une expérience de lecture. C'est un roman difficile

boucle le roman. Que l'homme soit le père ou non, ce qui reste d'une telle lecture se situe bien au-delà d'un débat moral sur des questions filiales. C'est la sordidité même des rapports entre les hommes et les femmes qui est en jeu. On ne peut d'ailleurs pas fermer les yeux devant le choix judicieux qu'a fait l'auteure de dissimuler le « Je » derrière une narration omnisciente. En fait, si la posture sacrificielle dont elle se réclame depuis ses débuts en mettant de l'avant l'idée selon laquelle « quand on écrit je dans un texte public, c'est de l'amour pour vous », l'absence d'une quelconque marque d'affectivité dans *Une semaine de vacances* est à elle seule un véritable tour de force. Il faut dire qu'on n'échappe pas aisément à cette impression de vertige qui émane d'un texte où, sans paragraphe ni chapitre, la narration acérée parvient à creuser avec finesse l'interdépendance machiste d'un « elle » qui exécute à la chaîne ce que le « il » ordonne. La densité d'une telle écriture ne peut alors tenir qu'au refus catégorique du dialogue. C'est-à-dire que si Angot tient le lecteur à bout de bras, en ne gardant de lui que son désir coupable, l'autorité qu'elle accorde à l'Autre se limite aux quelques paroles rapportées de ce *il* qui répète sans cesse au *elle* de sourire, d'être polie et, bien sûr, de continuer, qu'*elle* le fait bien, qu'*elle* est douée et qu'*elle* ne doit surtout pas s'arrêter. La gravité de cette semaine de vacances ne se limiterait donc pas au naturalisme des descriptions qui défilent sous les yeux du lecteur. Elle tiendrait davantage au consentement pervers qu'appelle la lecture même du roman. Outre les détails qui y abondent, son ultime violence se traduirait ainsi par la grande question que pose et repose l'homme à la jeune femme. Pris par l'urgence terrible qui caractérise les moments de soumission, il lui demande si elle aime être une femme. En apparence, sortie de son contexte, cette phrase semble assez banale. Il faudrait pourtant savoir extraire le poids du silence qui s'ensuit et tout le rapport de force que sous-tend l'impos-

C'est en créant avec une maîtrise irréfutable un dispositif dénué d'affect que Christine Angot a réussi non pas à réécrire L'inceste, mais à en dévoiler petit à petit la marque laissée par le souvenir.

taire. On en a louangé la brutalité et la grande maîtrise : celles d'une voix omnisciente qui donne le ton dès les premières lignes en décrivant minutieusement un homme qui, assis sur la lunette des toilettes, enroule une tranche de jambon autour de son sexe et appelle la jeune fille qui l'accompagne pour lui demander si elle a pris son petit déjeuner. Plus de dix ans après la publication de *L'inceste* qui a fait connaître Christine Angot au grand public, on s'est permis de mettre en doute la pertinence, voire l'originalité de ce nouveau roman. On s'est demandé si cela était nécessaire. Comme si la tranche de jambon, les clémentines, les leçons humiliantes de grammaire allemande, il était possible d'en revenir. Que des relations de pouvoir, il serait un peu plat d'en réécrire le poids, le bruit, les images. Or, *Une semaine de vacances* est la réponse la plus froide et directe que pouvait lancer Angot à ceux qui se méfiaient encore, plus de dix-sept romans plus tard, non seulement de sa qualité d'auteure, mais surtout de son agilité à tordre les mots et à les faire apparaître

et cette fois, il paraît vain de se réfugier derrière une quelconque construction syntaxique ou d'en blâmer les allures de témoignage. À ce propos, il faut entendre l'auteure au cours d'une vidéo promotionnelle se demander *s'ils* sont prêts. Prêts à voir les mots se remplir, dit-elle, sur un ton à la fois placide et provocant. Après coup, il semble que ce soit cette impassibilité qui révèle la tension nette sur laquelle se dresse *Une semaine de vacances*.

LA DERNIÈRE FOIS, ENCORE

Il est difficile de résumer les romans de Christine Angot. La question à poser n'est pas tant « de quoi parlent-ils » mais *comment* faudrait-il en parler. Pour *Une semaine de vacances*, disons-le ainsi : c'est un huis clos centré sur un homme et une jeune femme. On ne sait jamais vraiment si l'homme en question est le père de la fille, mais si l'on se fie aux œuvres précédentes d'Angot, le doute s'impose. Et c'est bien là que devient asphyxiant le rapport de domination que travaille en

sibilité d'y répondre. C'est au cœur de ce maintien absolu des forces contraires que se construit chez Christine Angot le sentiment d'abandon, de vide et de culpabilité qui continuera de hanter le lecteur bien après qu'il aura tourné la dernière page : une dernière page qui pourrait tout aussi bien être la première.

Une semaine de vacances s'imposera désormais comme un point de non-

retour dans l'œuvre de Christine Angot. En nous rendant non pas témoin mais bien complice de la porosité de la langue face au tragique des relations humaines, elle prouve une fois pour toutes qu'une parole vive n'est pas forcément prisonnière de ses visées contestataires. C'est en créant avec une maîtrise irréfutable un dispositif dénué d'affect que Christine Angot a réussi non pas à réécrire *L'inceste*, mais à en dévoiler petit à petit la

marque laissée par le souvenir. Et si je tenais à souligner en terminant ces mots qu'écrivait le philosophe Jacques Rancière à savoir que « *le simple fait de regarder les images qui dénoncent la réalité d'un système apparaît déjà comme une complicité dans ce système* », c'est en quelque sorte pour prévenir les lecteurs et lectrices à venir. Cette fois-ci, Angot ce n'est pas *L'inceste*. C'est pire. Et c'est tant mieux. ⊥

Pastorales cruelles

THÉÂTRE 

PAR HERVÉ GUAY

LES FEMMES SAVANTES DE MOLIÈRE

Mise en scène de Denis Marleau,
production d'Ubu en coproduction avec les Châteaux de la Drôme,
au TNM, du 2 au 27 octobre 2012.

ROBIN ET MARION

Texte d'Étienne Lepage, mise en scène de Catherine Vidal,
coproduction du Théâtre I.N.K.,
au Théâtre d'Aujourd'hui, du 18 septembre au 13 octobre 2012.

Si l'on peut accepter comme définition minimale de la pastorale, « pièce comique se déroulant à la campagne », je crois qu'il est possible de ranger sous cette dénomination *Les femmes savantes* de Molière et *Robin et Marion* d'Étienne Lepage, présentées à l'automne 2012, respectivement au TNM et au Théâtre d'Aujourd'hui. Naturellement, le Molière ne relate pas les amours de bergers et de bergères, encore que Denis Marleau ait transformé la famille de Chrysalde en riches villégiateurs habitant un château. Et de son côté, si Étienne Lepage prétend reprendre les héros du *Jeu de Robin et Marion* d'Adam de la Halle, c'est pour mieux les actualiser et en faire des jeunes gens d'aujourd'hui, portant l'égoïsme en écharpe et le cellulaire en moins, sous leurs habits de paysans.

Il n'en demeure pas moins que les deux comédies ont en commun une certaine cruauté, semblables en cela à toute



Kim Despatis et Renaud Lacelle-Bourdon ; *Robin et Marion*, texte d'Étienne Lepage, mise en scène de Catherine Vidal. Crédit photo : Valérie Remise.

forme ludique très réglée, dès lors que les participants se prennent au jeu.

Étienne Lepage ne s'y trompe pas qui écrit en exergue de *Robin et Marion* :